

Nicole Martin

Entre famille et école : les manifestations phobiques de l'enfant¹

Cette communication sur la phobie scolaire s'est faite à la demande d'une association de rééducateurs de l'Éducation Nationale. Interpelés par les signes d'un retrait de l'école chez quelques enfants, ils souhaitaient avoir le point de vue d'une psychanalyste. J'ai donc accepté leur invitation en annonçant que je parlerai de la phobie du point de vue de Freud l'inventeur de la psychanalyse avant d'aborder ce qu'on appelle phobie scolaire.

Chacun connaît les peurs banales et irraisonnées du petit d'homme, ces peurs que nous avons éprouvées dans notre enfance et qui sont tombées dans l'oubli... ou pas : la peur de l'obscurité, la peur d'un animal, la peur d'être seul, d'être séparé de la mère ou de l'entourage proche, la peur d'une personne étrangère, etc. La rencontre avec l'altérité — l'autre, familier ou éloigné — provoque une vague inquiétude, une inquiétante étrangeté qui peut aller jusqu'à des pleurs incoercibles. Chez les bébés, l'âge de huit mois est délicat et provoque des moments de détresse lorsque l'entourage proche s'éloigne longtemps. Plus tard vers deux ans certains enfants en proie à des terreurs nocturnes souvent très spectaculaires et impressionnantes laisseront les parents dans la plus grande impuissance.

Ces peurs archaïques, propres à l'infantile, sont des passages nécessaires à la construction de l'identité, passages qu'on appellera des moments phobiques. Ces peurs sont à différencier de la phobie mais peuvent en être les précurseurs.

La confrontation avec la crèche et plus tard l'école va provoquer des manifestations d'angoisse que les enseignants d'école maternelle et les rééducateurs connaissent bien : l'enfant en sanglots ne peut pas quitter sa mère ou son père. Il faudra de la patience et des propositions rassurantes pour que le franchissement d'un seuil se fasse. Mais il n'est pas encore question de voir dans ces manifestations fréquentes des phobies installées.

¹ Intervention prononcée à l'invitation de l'AREN 91, le 24 Mai 2014 à Massy.

Lorsqu'Irène Diamantis, psychanalyste, problématise dans son livre *Les phobies ou l'impossible séparation*² que toute phobie renvoie à une angoisse de séparation, elle nous invite à faire le lien entre les moments phobiques de l'enfant et des retours d'angoisse plus tard à l'école ou dans d'autres situations.

Nous retiendrons donc au cours d'une cure ou d'entretiens avec des familles cet événement relaté d'une difficulté d'adaptation à la crèche ou à l'école de leur enfant avec des manifestations émotionnelles qui durent longtemps et qui peut-être se sont ravivées en grandissant.

Qu'entend-on par phobie ?

C'est un symptôme qui voisine avec l'inhibition, l'empêchement, l'effroi, l'angoisse et qui peut conduire au paroxysme c'est-à-dire à la crise bien connue de panique... Je reprends la phrase de Paul-Laurent Assoun : « La peur a un inconscient : voilà par où s'annonce la question de la phobie en psychanalyse³. » Nous voilà au cœur de la problématique : le symptôme qui fait signe, qui interpelle, théâtralise, montre... d'où vient-il ? Que signifie-t-il ?

Comme le rêve il a un contenu manifeste (ce qui se voit, s'entend...) et un contenu latent, invisible, inconscient. C'est pour cela que le sujet phobique au plus fort de l'angoisse ne comprend rien à ce qui lui arrive, hors de lui-même. Guy de Maupassant fréquentait les présentations de malade de Charcot et il précéda Freud dans l'observation et les descriptions cliniques de l'angoisse. Ainsi dans « Lui ? » :

Je n'ai pas peur d'un danger [...] j'ai peur de moi, j'ai peur de la peur, peur des spasmes de mon esprit qui s'affole, peur de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible [...] J'ai peur surtout du trouble horrible de ma pensée, de ma raison qui m'échappe, brouillée, dispersée par une mystérieuse et invisible angoisse⁴.

Toujours Guy de Maupassant, cette fois dans *Le Horla* :

Je suis malade décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps ! J'ai sans cesse cette

² I. Diamantis, *Les phobies ou l'impossible séparation*, Paris, Flammarion, coll. Aubier, 2003.

³ P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur les phobies*, Paris, Economica, 2005, p. 5.

⁴ G. de Maupassant, « Lui ? », *Le Horla et autres récits fantastiques* [1887], LGF, 2000, pp.114-115.

sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair⁵.

Voilà un autre texte, extrait de *Panique*, un petit livre de Lydia Flem, psychanalyste qui décrit la flambée de l'imaginaire de son héroïne phobique dans des situations diverses : théâtre, cinéma, attente au feu rouge, file d'attente au supermarché, à la banque, voyage en avion...

Dans quelques heures je prends l'avion pour New-York, l'anxiété augmente perceptiblement. Je regarde la montre à chaque instant. Je ne sais pas ce que je crains le plus, que le temps passe vite, que je me retrouve au pied du mur trop tôt ou, au contraire, que le temps qui précède le départ s'allonge à n'en plus finir, reculant le décollage dans un hors temps quasi-mythique.

Je me sens de plus en plus mal. J'essaie de me concentrer sur mon travail. Je dois terminer un texte de toute urgence mais mon attention s'échappe. Je tourne en rond, oppressée par une peur impossible à cerner, la tête emplie de pièges, de chausse-trappes, de naufrages, d'abîmes, de cyclones, d'explosions⁶.

Un dernier récit, témoignage d'une toute jeune adolescente qui commence à avoir des troubles anxieux et en parle de cette façon :

C'est le matin, je me prépare et au moment de partir pour le collège, tout à coup ça me prend là à la gorge, j'ai du mal à respirer, j'ai envie de pleurer et de vomir, j'ai la peur au ventre, je ne peux pas sortir. J'appelle ma mère qui vient de partir au travail, elle revient et m'accompagne au collège. Cela m'arrive souvent le lundi, j'ai mal dormi je ne sais pas pourquoi. Je crois que c'est le stress.

Ces trois phobiques souffrent et sont tous persuadés que le pire est à venir : Maupassant fait imaginer à son héros que la folie va le tuer, Lydia Flem que l'avion va s'écraser. Quant à la fillette qui ne peut franchir la porte de la maison pour aller au collège, elle imagine, toute dans l'anticipation anxieuse, que le professeur du premier cours va la regarder bizarrement et qu'elle va rater son contrôle de maths. Ce qu'elle appelle « le stress ».

⁵ G. de Maupassant, « Le Horla », *Le Horla et autres récits fantastiques*, op. cit., p. 262.

⁶ L. Flem, *Panique*, Paris, Seuil, 2005, p. 41.

J'ai choisi ces fragments pour vous indiquer à quel point il y a des similitudes entre eux, même si la peur, l'angoisse ne portent pas sur le même objet. Ils décrivent le paroxysme qui se manifeste par le trouble le plus violent, accompagné de symptômes physiques : palpitations, maux de ventre, sueurs, tremblements, faiblesse corporelle... doublés d'un sentiment de peur intense, peur de cette perte de contrôle de soi, d'un effroi devant l'approche de la mort car le sujet en proie à cet affect démesuré vit une véritable hémorragie de l'imaginaire.

La phobie est donc une peur inconsciente soumise à l'irrationnel et qui de ce fait ne connaît pas la négation. La phrase négative n'a pas de prise sur l'affect. Dites à une personne souffrant de la phobie des serpents ou autres animaux : non, il n'y a pas de danger que la cage s'ouvre et que le serpent en sorte, non il n'y a pas d'insectes dans cette pièce elle a été nettoyée de fond en comble... elle ne vous croira jamais car le phobique est en proie aux suppositions les plus extravagantes, dans une anticipation anxieuse imaginant les pires catastrophes : une voiture va flamber dans le tunnel, l'avion va s'écraser car j'entends un bruit bizarre, l'ascenseur va se décrocher, un terroriste est assis derrière moi au cinéma, le pont va s'écrouler... Tout prêterait à sourire, rire ou s'agacer si nous ne sentions l'immense solitude et souffrance du petit ou grand phobique.

Il faut ajouter que l'espace moderne est fortement phobogène. Il suffit d'ouvrir la radio ou l'écran de télévision pour se rendre compte que finalement les peurs des phobiques sont fondées. Vivre est dangereux !!! L'information ou la désinformation en rajoute pour accroître la tendance à l'évitement de l'angoisse par l'immobilisme. Si l'enfant, la peur au ventre, ne peut trouver l'accompagnateur dans la personne de la mère ou du père, moyen contraphobique et tyrannique pour sortir de la maison et aller au collège, il restera chez lui, replié dans ses habitudes rassurantes dans le moindre mouvement et la moindre émotion mais souvent envahi de honte et de culpabilité, comme l'agoraphobe qui vit cloîtré chez lui. Le goût de la chambre, voilà ce qui spécifie le phobique car son corps est menacé dans son équilibre à chaque tentative de sortie. Pour le sujet en proie à ce symptôme phobique, il y a va-et-vient entre cet état apparemment neutre et tranquille, immobile, évitant la rencontre avec l'objet ou la situation phobogène et cet état d'anxiété anticipatrice où l'imaginaire joue un rôle d'accélérateur d'angoisse. C'est la veille de la rentrée que l'enfant qui

craint de retourner à l'école va retrouver ses symptômes. Pendant les vacances, pas d'angoisses.

Nous serions donc tous phobiques, plus ou moins, en tout cas tous habités par l'angoisse de notre propre finitude. Freud n'est pas l'inventeur de la phobie car existe avant lui une prolifération de signifiants phobiques, classés par le savoir psychopathologique : l'hydrophobie, la photophobie, l'agoraphobie, la claustrophobie, l'éreutophobie, la dysmorphophobie, etc. On y repère des peurs configurées à l'espace, au corporel et au social. Quand dans les années 1870 Freud va s'intéresser à la phobie il va lire dans ces peurs le masque démultiplié de l'angoisse, la phobie étant les deux à la fois, peur en allemand *Furcht* (peur avec objet), et angoisse *Angst* (peur sans objet), confusion entre un danger réel et le danger pulsionnel, danger externe et danger interne. La phobie, c'est les deux.

Pour comprendre d'où s'initie le symptôme phobique, nous ne pouvons faire l'impasse sur l'invisible, l'inconscient, ce danger interne dont nous ne savons rien et qui fait dire à cette jeune fille qui craint d'aller à l'école alors qu'elle est pourtant une brillante élève « j'ai peur, je sais pas pourquoi, c'est le stress ». Le stress : voilà encore un mot valise, un mot fourre-tout qui court dans toutes les revues vendant les conseils et stages de bien-être. Stress pour ne pas prononcer des signifiants plus angoissants, car les mots aussi font peur. J'ajouterai qu'il n'est pas question de dire à cette fillette qu'elle n'utilise pas le mot adéquat à ses symptômes. Il s'agit de ses signifiants et peut-être ceux de sa famille et qu'il est au contraire très intéressant de les lui laisser déployer.

Freud a développé au début du siècle le cas fameux du petit Hans⁷, exemple paradigmatique d'une phobie infantile, passé depuis à la postérité. Grâce à Freud et plus tard Lacan, on va passer de la phobie comme maladie ou trouble repéré dans la classification psychiatrique, au sujet phobique et à ses signifiants. En cela Hans devient le premier enfant de l'histoire de la psychanalyse. La cure du petit Hans via son père permettra à Freud et à ses disciples et futurs lecteurs de mettre à jour le fonctionnement et le rôle du choix de la phobie.

Hans est un petit garçon de cinq ans qui bénéficie apparemment d'une éducation moins coercitive que celle de l'époque dans la bourgeoisie

⁷ S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1974.

viennoise. Ses parents sont au fait de la recherche psychanalytique et ne pratiquent pas la pédagogie de l'intimidation. Comment donc cet enfant va-t-il se mettre à craindre l'animal familier qu'est le cheval ? Sa peur des chevaux qu'il rencontre dans la rue en s'y promenant avec sa nurse ou sa mère commence brutalement et entraîne le retour immédiat à la maison. Ensuite la phobie s'installe en se manifestant d'abord par une inhibition qui consiste à ne pas vouloir, ne pas pouvoir sortir dans la rue. L'énergie qu'un enfant de son âge est capable de déployer pour se déplacer devient pour Hans restreinte, limitée, empêchée. Il reste confiné dans la maison ou sur le balcon à distance raisonnable des va-et-vient de la rue pour ne pas rencontrer le cheval. S'il s'avance au seuil du porche très vite il fait demi-tour.

Comme je le disais tout à l'heure les peurs d'un objet réel ou imaginaire sont fréquentes et même nécessaires chez les tout-petits. Elles ne sont pas signe d'une phobie mais passage obligé quand le moi est encore immature. C'est l'avènement œdipien avec les phénomènes de condensation, projection, symbolisation qui va entraîner des constructions phobiques. Le petit Hans en est l'exemple idéal.

Il y aurait donc un danger réel, extérieur à Hans : le cheval (comme équivalent on pense au contenu manifeste d'un rêve) mais ce danger réel auquel Hans s'accroche, remplace selon la théorie freudienne de l'inconscient un danger interne, danger pulsionnel. Le cheval en est la représentation, le substitut.

Quel est ce danger interne ? Hans ne sort plus, ne bouge plus, pour ne pas rencontrer ce qu'il craint : un cheval. S'il en est là, c'est qu'un signal s'est déjà produit pour créer l'inhibition, l'immobilité, le refus de sortir. Voilà le stade initial et brutal de la flambée phobique. L'entourage familial le perçoit, repère une difficulté, mais ce stade est le résultat d'une angoisse qui elle-même a provoqué le symptôme et l'arrêt de la fonction. L'enfant choisit la solution la plus économique : ne pas sortir pour ne pas rencontrer un cheval, un cheval noir qui mord, qui tombe et fait du « charivari » avec ses jambes. Tout ceci pour éviter le surgissement de l'angoisse, une angoisse paniquante qui risque fort de mettre Hans dans le plus grand embarras et le plus grand émoi.

Hans n'a pas encore cinq ans, il est curieux de tout, pose beaucoup de questions et comme tous les enfants de son âge il a construit ses propres théories sexuelles infantiles. Il n'est nullement prêt à résoudre la question de la différence des sexes mais la naissance de sa petite sœur Anna va venir

redoubler son angoisse de chercheur curieux. Amoureux de sa mère comme tous les petits garçons de son âge, il est avec elle dans des jeux de voilement/dévoilement sans doute très plaisants, jeux de faire semblant fortement érotisés dans le registre de l'imaginaire. Face à la révélation que sa mère, sa sœur, les petites filles avec lesquelles il joue ne sont pas fabriquées comme lui, Hans va continuer à produire ses fomentations mythiques d'autant que son imagination est sans limite. L'inconscient va bien faire les choses : de l'amour pour la mère à la crainte de la pulsion envers elle (voilà le danger interne), de l'amour pour le père à la peur teintée de rivalité envers lui, Hans va entrer dans le conflit œdipien. Il n'en sortira qu'au prix de la fabrication de sa phobie.

Pourquoi donc construire une phobie pour sortir du conflit œdipien ?

Tous les enfants ne passent pas par un moment phobique aussi spectaculaire comme Hans. Et pourtant chaque enfant est dans ce passage obligé d'une symbolisation qui fait parfois défaut. Freud fait l'hypothèse que l'angoisse de Hans articulée au complexe d'Œdipe est une angoisse de castration, une castration que Hans imagine réelle alors qu'elle est symbolique. Pour lutter contre cette angoisse, Hans va construire sa phobie. Il s'agit, comme Freud l'indique, de bien différencier l'angoisse de la phobie. Celle-ci est un recours contre l'angoisse. La phobie est donc protectrice pour Hans, elle est une solution pour sortir du conflit.

Lacan dira plus tard : « [...] pour combler une question qui ne peut pas se résoudre au niveau de son angoisse intolérable, le sujet, n'a d'autre ressource que de se fomenter la peur d'un tigre de papier⁸. » Ce tigre de papier c'est le cheval pour Hans, le tigre de papier pourrait être un minuscule insecte, une araignée, une marionnette, un masque... quelque chose qui n'est pas dangereux en soi. Un tigre de papier comme celui que l'on rencontre en tournant les pages d'un livre pour enfant.

Hans notre petit phobique dit qu'il a « attrapé la bêtise », bien au clair sur l'aspect irrationnel de cette peur. La mise en garde de sa mère l'incitant à ne plus se masturber — elle appelle cela « une cochonnerie » — n'est pas pour rien dans la fabrication phobique. Hans a une intuition clinique remarquable quand il énonce qu'il a attrapé la bêtise dont le

⁸ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 323, séance du 14 mai 1969.

professeur Freud va le débarrasser. On pourrait dire que la phobie est une mauvaise rencontre entre une perception menaçante, un danger extérieur et le danger interne, pulsionnel. La peur du danger interne frappé d'interdit (le désir pour la mère, les pulsions troublantes, le conflit d'ambivalence avec le père, père aimé, aimant et rival à la fois) cabre le sujet qui le remplace par une figuration externe, ici le cheval.

Mais Lacan avance une donnée nouvelle après Freud en disant que l'angoisse de castration est aussi une angoisse de séparation. Il l'énonce ainsi : « Il y a antériorité de la castration maternelle, et la castration paternelle en est un substitut⁹. » Cette citation condensée est complexe. Elle peut signifier que la mère a dû elle-même subir la castration symbolique pour pouvoir entamer des processus de séparation d'avec son enfant et ensuite laisser la place à l'Autre (le père ou une autre figure) qui à son tour poursuivra le travail. Est-ce pour cette raison que beaucoup d'auteurs actuels versent la phobie essentiellement du côté de l'angoisse de séparation ? Peut-on confondre séparation et castration ?

Analysé par son père Max Graf via Freud, le petit Hans va lâcher son symptôme — qu'il nommait *la bêtise*, terme devenu historique — grâce à un travail de symbolisation réglé sur l'élaboration de ses fantasmes entendus par le père et Freud. Lacan dira plus tard que Hans « brûlait d'un impérieux désir de rencontrer la jalousie du Dieu jaloux, à savoir un père qui lui en veut, et qui le châtie¹⁰ ».

On ne sait pas toujours que Freud lui-même connut l'état d'inhibition et de phobie. Ses empêchements multiples (à écrire, à voyager, à penser... disait-il...) participèrent sans doute de sa passion de chercheur actif, minutieux, créatif. Lui qui eut le courage, comme un conquistador, de s'aventurer dans les méandres inconnus de son invention, sans fuir son inconscient, devait lutter contre ses empêchements multiples. C'est peut-être ce fil secret reliant sa fibre phobique à son immense courage et sa volonté qui firent de lui le chercheur, expérimentateur qu'on connaît. Freud avait peur des trains, des accidents de trains très fréquents à l'époque et ne voyageait jamais sans accompagnateur, le plus fidèle étant son jeune frère Alexander, un partenaire contraphobique en quelque sorte. Ce jeune frère

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 367, séance du 5 juin 1957.

¹⁰ *Ibidem*.

était de surcroît passionné des chemins de fer de l'Empire et son savoir devait rassurer Freud si inquiet des accidents¹¹.

Son désir de voyage, plus fort que sa phobie des trains, le conduit de lieux en lieux dans le même temps où il construit sa théorie et mène sa propre analyse. Les villes et rencontres italiennes croisent sa subjectivité et provoquent le retour de certains refoulés. Dès l'année 1876 a lieu le premier séjour italien. Les passages en Italie se multiplient en itinéraires longs et compliqués pendant plusieurs années sans jamais aboutir à Rome car le goût de Freud pour le voyage, notamment son amour pour l'Italie, est intriqué paradoxalement à son inexplicable inhibition à aller à Rome. Ce n'est qu'en 1901 qu'il entame son premier voyage dans la ville mythique tant désirée. Freud analyse cette levée de l'empêchement par une réminiscence, au cours d'un voyage en train, d'un souvenir infantile concernant sa mère. La levée de l'amnésie a provoqué pour Freud la levée du refoulement et en même temps la levée de l'inhibition à aller à Rome. Pour lui cet événement signera le processus de fin de son analyse. Des années plus tard il recevra Mr Graf, le père du petit Hans, inquiet du comportement de son fils.

Pouvons-nous appeler phobie ce qui se manifeste comme angoisse de l'école ou angoisse à l'école ?

J'ai développé longuement le cas typique d'une phobie infantile passée dans l'histoire de la psychanalyse. Fondée sur l'hypothèse de l'inconscient et du complexe d'Œdipe résolu par l'accès à la castration, cette théorie vaut-elle pour les phobies rencontrées dans le champ scolaire ?

Il nous faut d'abord distinguer l'angoisse passagère d'une phobie installée. L'angoisse transitoire structurante accompagne les moments de constitution de la personnalité d'un enfant : premières séparations, crainte de l'abandon, entrée dans le conflit œdipien, confrontation au monde de l'école, remaniements psychiques et corporels à la puberté, choix de l'objet d'amour, séparation d'avec la famille, entrée dans la vie adulte, et plus tard maternité, deuil... Tous ces passages délicats peuvent provoquer des moments phobiques nécessaires au dépassement de la crise. Parfois pour le sujet mieux vaut affronter un substitut parental que le parent lui-même. Ces moments sont en général transitoires même si leur durée varie selon chaque sujet. Bien sûr le changement opéré chez l'enfant ou l'adolescent inquiète

¹¹ S. Freud, *Notre cœur tend vers le Sud. Correspondance de voyage, 1895-1923*, Paris, Fayard, coll. Histoire de la pensée, 2005.

très souvent les familles, cette inquiétude renforçant le sentiment de culpabilité du sujet. Quand les manifestations phobiques ne cessent de se reproduire et perdurent elles relèvent alors d'une organisation nouée et parfois invalidante qui exige qu'on s'intéresse au fil de l'histoire symbolique du sujet. Le choix phobique, la solution phobique, signale une défaillance du symbolique pas seulement du côté du père comme on l'entend souvent (c'était d'ailleurs l'hypothèse de Freud à propos du père de Hans) mais partout, car le monde actuel soutient un discours sans consistance tourné vers une demande effrénée de jouissance et un intérêt surdimensionné pour l'image et le regard. Le regard vient en place d'une autorité symbolique, or l'enfant attend de ses proches une rigueur symbolique qui lui permette de trouver une adresse pour la structuration de sa parole.

Le meilleur qui puisse arriver à ces enfants phobiques est de rencontrer une personne de recours qui puisse entendre ce qui ne peut plus se dire aux parents. Les parents étant devenus, surtout au moment de l'entrée dans l'adolescence, des accompagnateurs tyrannisés par leur enfant phobique, une sorte de double qui les emmène à l'école, aménagement contraphobique pour réduire la peur de l'espace et du franchissement du seuil de l'école.

Les enfants souffrant d'une phobie scolaire plus justement appelée refus anxieux de l'école sont à distinguer des fugueurs, décrocheurs ou élèves en rupture. Généralement ils ne rencontrent pas de difficultés d'apprentissage, sont souvent de bons voire d'excellents élèves, ils ont envie d'école mais peu à peu, à la mesure de la gravité de leurs symptômes, ils sont incapables de se rendre en classe.

Ce qui est considéré dans un premier temps par l'entourage comme un non vouloir aller à l'école, même comme un caprice de l'enfant, est en fait un « non pouvoir », une impossibilité, une inhibition figée. Sanction, forçage, humiliation, mépris, remontrances, tentative de raisonnement de la part de l'entourage ou des professeurs ne font qu'augmenter l'angoisse et la réclusion à la maison. Le franchissement d'un seuil, d'une limite, le pas de plus pour changer d'espace, changer de monde ne se fait pas ou ne se fait plus. Le jeune Ernesto du roman de Marguerite Duras *La pluie d'été* sait pourquoi il ne veut plus aller à l'école. Il préfère voler le savoir en restant à la porte, sur le seuil puis ensuite chez lui. Position phobique ? peut-être... L'écriture de la romancière lui permet de redire tout ce à quoi elle tient : la séparation, l'abandon, l'inceste. Elle

fait dire à Ernesto : « La mère elle met les enfants à l'école pour qu'ils apprennent qu'ils sont abandonnés¹². » N'est-ce pas le fantasme propre à cette maladie de l'imaginaire, la phobie, le vertige du gouffre quand la séparation est impossible ?

Ernesto plus tard choisira la fuite, mesure d'évitement de ses pulsions internes, l'amour trop violent pour la mère et la sœur.

Chez les enfants et adolescents pour lesquels l'école devient un problème on repère des signes du malaise à la fois dans la sphère privée et à l'école : malaises physiques multiples avant de quitter la maison pour aller en classe, changement de comportement envers les parents, plaintes physiques diverses dont l'insomnie, demande d'accompagnement à l'école, crises clastiques à la porte de l'école pour les petits, les plus grands préférant faire demi-tour, absentéisme de plus en plus fréquent, accidents corporels à l'école ou dans les lieux collectifs, peur du regard des élèves et des professeurs. Plus tard viendra la déscolarisation pour certains adolescents et jeunes adultes avec recours au CNED (centre national d'enseignement à distance) ou au SAPAD (service d'assistance pédagogique à domicile), ce dernier proposant des solutions adaptées à chaque situation. Il existe aussi des expériences de classes passerelles dans certains départements où des élèves déscolarisés se retrouvent entre eux sur diagnostic de phobie scolaire après un contrat passé entre parents, enfant, Éducation nationale et Centre de santé pour l'obligation de soins. Ce lieu aménage des projets selon les besoins particuliers de chaque enfant ou adolescent. L'objectif est de réintégrer peu à peu les jeunes au collège ou lycée en proposant un détour par une classe plus « maternante », plus winicottienne sans rupture du lien social.

Comme pour les classes de « dys », ou d'autistes, ne risque-t-on pas une stigmatisation supplémentaire quand la pression parentale et sociale exige une prise en charge par l'institution scolaire de « la phobie scolaire » ? Nous n'en sommes pas encore au passage par la MDPH (maison départementale pour les personnes handicapées) mais ne va-t-on pas virer du côté du handicap, de la médicalisation et de la classification ? Phobie scolaire ou phobie sociale sont venues augmenter la liste des classifications des phobies découvertes au XIX^e siècle. Actuellement, la notion même de phobie ne devient-elle pas une sorte de fourre-tout qui la vide de sa signification et ne donne plus de repères précis sauf ceux des

¹² M. Duras, *La pluie d'été*, Paris, P.O.L., 1990, p. 80.

manifestations visibles de l'iceberg ? L'écume de la vague plus que la vague elle-même ?

On trouve beaucoup de livres ou d'articles sur la phobie scolaire mais peu d'études chiffrées sérieuses. Quelques statistiques semblent dire qu'il y aurait entre 1 et 5 % d'élèves phobiques de l'école en France. L'hôpital Robert Debré avance ces chiffres considérant que la demande de consultation pour phobie scolaire est en augmentation. Le SAPAD fait savoir qu'à Paris pour l'année scolaire 2012/2013, le nombre d'élèves suivis pour phobie scolaire a représenté un tiers des prises en charge.

Au Japon l'exigence scolaire et la compétition sont redoutables. La pression sociétale pour une obligation de réussite des élèves est immense, l'excellence convoquée. La conséquence de cette pression expliquerait que 60 à 70 % des demandes de consultations dans certains centres concerne la phobie scolaire. Au-delà, le phénomène d'exclusion totale de la société de jeunes adultes s'amplifie. Des jeunes gens vivent reclus dans leur chambre sans aucun lien ni avec le monde extérieur ni avec leur famille, totalement isolés parfois pendant plusieurs années. On les appelle des Hikikomori. D'après des spécialistes ces jeunes ne souffriraient pas d'une phobie scolaire mais sociale, une angoisse incoercible de la relation. Tel est le risque extrême de la déscolarisation : rupture du lien amical, social jusqu'à l'enfermement dans la chambre.

Entre famille et école que se passe-t-il quand la crainte ou la peur de l'école pointe son nez et que le renoncement à l'école se profile ? Avec les petits lors des premières rentrées, je dirai que l'école se débrouille bien face à la détresse des enfants et des parents. L'école essaie d'être bienveillante, contenante, compréhensive, ne jugeant ni enfant ni parent. Les pleurs accompagnant ce passage du lieu intime de la famille au lieu social de l'école sont de l'ordre de la normalité. Ils n'inquiéteront pas outre mesure sauf s'ils se répètent longuement bien sûr. Les enseignants savent mettre en place des procédés symboliques conséquents pour inscrire très rapidement l'enfant dans ces lieux nouveaux pour lui et dans l'ensemble ça marche¹³.

Les choses peuvent se gâter dans le lien parents/enseignants par crainte du jugement quand l'anxiété de l'enfant perdure. Le parent craint d'être jugé de ne pas avoir su s'y prendre pour donner à l'enfant l'envie d'aller à l'école et d'y rester. L'enseignant craint d'être jugé de ne pas

¹³ P. de Nicola, *Un parmi les autres*, DVD 78mn, Production FNAREN, 2011.

savoir s'y prendre pour consoler l'enfant et lui donner envie de rester et revenir à l'école sans crainte. Donc, spirale d'une culpabilité réciproque indicible car parent comme enseignant sait plus ou moins qu'il n'est pas pour rien dans cette affaire. L'école juge les familles et les familles jugent l'école quand ça commence à aller mal pour l'enfant malgré les bonnes volontés et les compétences de part et d'autre.

Que craignent de l'école les enfants anxieux, à la fibre phobique ? L'école aussi bienveillante soit-elle est le lieu de la rencontre avec le symbolique c'est-à-dire les interdits, la loi qui régit le monde scolaire, le monde social. Cette loi valable pour tous est insupportable à certains enfants, par exemple ceux qui se complaisent dans l'imaginaire et sont en défaut de symbolique. Ils souffrent d'une difficulté à franchir ce seuil de l'école où la castration sera nécessaire pour répondre aux exigences des apprentissages. D'autres jeunes enfants craignent bien autre chose à l'école mais qui n'est pas sans lien avec le regard. L'équipe pluridisciplinaire du service infanto-juvénile de l'hôpital Henri Rousselle¹⁴ à Paris a travaillé il y a plus de vingt ans avec des enfants non-lecteurs. La même équipe continue à chercher dans ce domaine et relate les dysfonctionnements des enfants qui présentent une phobie de la lettre et n'arrivent pas à apprendre à lire. Les mots, les lettres deviennent des images étranges qui regardent l'enfant comme si elles avaient un pouvoir d'intrusion, de persécution. Voici le discours d'une petite fille en CP, Chloé, qu'évoque Marika Bergès-Bounès, psychanalyste :

Devant les lettres, j'étais une petite fille devant un loup qui allait me dévorer. J'avais peur des majuscules surtout ! Le A majuscule, comme Ah ! Ah ! Ah ! Voilà la sorcière ! Le B majuscule, Bè ! Bè ! Bè ! Les chèvres, elles peuvent transpercer mon ventre ! Le E majuscule, Euh ! Euh ! Euh ! C'était comme le bruit d'une ambulance ! C'était le son des lettres qui me faisait peur ! Maintenant je me dis plus rien, ça me fait plus peur, je me dis que c'est une lettre c'est tout¹⁵.

La lettre majuscule intriquée au son prononcé a provoqué chez cette enfant une production de scènes fantasmatiques, véritable flux de l'imaginaire. Ces moments phobiques furent résolus par la cure. Cette

¹⁴ C. Preneron, C. Meljac, S. Netchine, *Des enfants hors du lire*, Paris, Bayard, Païdos/recherche, 1994.

¹⁵ M. Bergès-Bounès, « Difficultés à entrer dans le lire et l'écrire : une phobie ? », *Les phobies chez l'enfant : impasse ou passage ?*, Toulouse, Érès, 2013, p.105.

enfant avait projeté sur les lettres et l'apprentissage sa difficulté à se positionner comme fille dans une situation familiale compliquée.

À l'entrée au CP l'apprentissage de la lecture décuple les angoisses de perte et de séparation. Jean Bergès nous l'a appris : certains enfants ne peuvent faire certaines séparations propres au savoir lire et écrire : enlever des lettres pour lire un mot, les faire revenir pour écrire ce même mot correctement orthographié, ne pas être terrorisé par le futur ; quant au passé composé... Ces positions phobiques au moment de l'apprentissage de la lecture, si elles ne sont pas identifiées comme telles, risquent fort d'accentuer l'inhibition intellectuelle. Ces enfants qualifiés plus tard de dyslexiques, dysorthographiques et autres dys fréquenteront parfois des classes spéciales, passeront par la MDPH pour avoir des aides (des AVS¹⁶, un aménagement d'horaires, un ordinateur) devenant des enfants au statut d'handicapé. Plus âgés, en proie à un glissement vers le refus de l'école, ne comprenant pas toujours ce qui leur arrive, ils mettent en avant quelques raisons à leur symptôme : la peur d'une mauvaise note, la peur de décevoir les parents qui font pression pour la réussite, la peur de ne pas y arriver, de rater, la peur des professeurs et aussi la crainte du rejet des élèves qu'on croyait des amis et qui se révèlent être des lâcheurs dans l'imaginaire de l'enfant. Il y a aussi la peur de dépasser les parents. Enfin c'est le regard des autres hautement phobogène qui risque de faire basculer vers le refus de l'école.

Ce tableau de descente vers une forme de dépréciation de type dépressif s'entend quand les parents et leur enfant consultent. Ils ont parfois trouvé des solutions à leur mesure, pas toujours efficaces : changement d'école car il arrive que l'élève se sente harcelé soit par un autre élève soit par un professeur, changement de classe pour les plus jeunes, accompagnement à la porte de l'établissement, utilisation d'objets contraphobiques (la tétine, le doudou, le portable...).

Comment continuer à penser, à réfléchir face aux enfants qu'on dit malades de l'école ?

J'ai travaillé avec mes amis du Comité scientifique de la FNAREN¹⁷ à écrire une « Charte pour une école bienveillante », une école qui accueille tous les enfants et qui en son sein comprendrait un pôle

¹⁶ Auxiliaire de vie scolaire.

¹⁷ Fédération Nationale des Associations des Rééducateurs de l'Éducation Nationale, site fnaren.fr

d'aides. C'est une contribution à une transformation de l'école mais la tâche est immense. Freud et ses disciples, suisses, allemands et viennois ont cru à un moment au bénéfice d'une introduction de la psychanalyse à l'école, à une forme de pédagogie psychanalytique pour œuvrer à une prophylaxie des névroses, faisant des enseignants analysés à la fois des pédagogues et des soignants. Cette idée de prévention était une illusion et Freud l'a abandonnée. Des expériences ont malgré tout duré de 1926 à 1937, riches d'inventivité¹⁸.

Nous voilà actuellement face à une problématique sérieuse : quelle responsabilité aurait l'institution dans la soi-disant hémorragie de la phobie scolaire ? Quelle formation doit-elle donner aux enseignants pour qu'ils ne passent pas à côté de signes précurseurs d'une angoisse, phobique ou autre ? Quel rôle va jouer le Réseau d'aides (RASED¹⁹) dans le lien école/famille ? Quelle personne de recours l'enfant ou l'adolescent peut-il trouver au sein même de l'école ? Quel voisinage va jouer un rôle dans l'empêchement de la rupture scolaire ? Qui va avoir la bonne idée de proposer une aide chez un psychologue, un psychanalyste, au CMP, CMPP ou en libéral, sans pour autant se dédouaner du problème ? Qui va accepter de tourner sept fois sa langue dans la bouche avant de prononcer le mot phobie à un enfant et sa famille ? Ce ne sont que des questions non pour y apporter des réponses mais ouvrir le débat. Aucune école aussi « suffisamment bonne » soit-elle n'empêchera cette confrontation de l'enfant à la solitude nécessaire à la pensée, à la coupure nécessaire pour devenir un élève, à l'ouverture au monde qui exige des renoncements aux pulsions infantiles. Mais pour que l'école permette cet accès au culturel elle ne doit pas confondre autorité et autoritarisme. Elle doit penser que chaque enfant est un auteur, même s'il est auteur de sa colère, de son agitation, de sa « phobie ».

Je finirai par une boutade ! Nous sommes tous d'anciens enfants et nous avons tous gardé des restes de nos angoisses infantiles. L'enfant dans l'adulte, comme l'écrivait Sandor Ferenczi²⁰, est toujours présent en nous mais nous l'oublions, tous les parents et enseignants l'oublient. Avons-nous oublié nos objets d'enfance, nos collections en tout genre, poupées,

¹⁸ M. Cifali et J. Moll, *Pédagogie et psychanalyse*, Paris, Dunod, 1985.

¹⁹ Réseau d'Aides Spécialisées aux Élèves en Difficulté.

²⁰ S. Ferenczi, *L'enfant dans l'adulte*, Paris, Payot et Rivages, 2006.

poupons, peluches, n'importe quel autre objet qui faisait office d'objet transitionnel élu pour lutter contre la peur de l'éloignement et la disparition de notre mère ? Ces objets ont eu pour certains un devenir contraphobique. N'avons-nous pas dans nos poches ou nos sacs à main des petits objets, des bricoles, des gadgets cachés, secrets, servant à nous réassurer en cas de situations inattendues ? Le téléphone mobile, smartphone... n'a-t-il pas cette fonction de ne jamais séparer le sujet de ses proches, de ne jamais couper le lien ? Une jeune fille de 12 ans mais très précoce scolairement et déjà pubère me dit récemment « je pars en voyage avec l'école, j'emmène ma peluche préférée, toute vieille, celle que j'avais toute petite... on ne sait jamais... au cas où... ». Au cas où la situation s'avérerait angoissante, l'objet contraphobique pourrait temporairement ramener le sujet à un état d'affect plus supportable.

Il y a sans doute une chose qui nous réunit ici... Nous ne sommes pas phobiques de l'école. Mais qui sait ?